

LA NATION

journal vaudois



Fondée en 1931, la Nation est le journal bimensuel de la Ligue vaudoise, mouvement politique hors partis voué au bien commun du Pays de Vaud.

Le numéro: 3 francs. Abonnement annuel: 72 francs; gymnasiens, apprentis et étudiants: 30 francs; payable au compte de chèques postaux 10-4772-4

Croissance

Dans son ouvrage *La Suisse demain*¹, Pierre-Alain Rumley affirme à plusieurs reprises que le fédéralisme est un «frein pour la croissance». D'une certaine façon, c'est vrai: les différences, d'un canton à l'autre, des dispositions concernant l'économie compliquent, ralentissent et renchérissent l'implantation de nouvelles entreprises et l'extension de celles qui existent². La question est de savoir si c'est vraiment une mauvaise chose.

Conçue comme une augmentation indéfinie du nombre des entreprises, des emplois, des parts de marché, de la production, des ventes, des bénéfices, des salaires, du produit intérieur brut et des rentrées fiscales, la croissance n'a, en soi, pas de limite. Son optimum, c'est le maximum. On peut toujours aller plus loin, gagner un franc supplémentaire, ou un milliard. Son cadre idéal, c'est le marché mondial fouetté par la concurrence.

La croissance illimitée, c'est l'expression économique d'une philosophie qui fait de l'homme le maître absolu de la nature, de l'espace et du temps. L'exemple parfait, c'est Dubaï, champ d'exercice pour architectes mégalomanes, cité hors sol, sans réelle identité populaire, entièrement à vendre, multi-milliardaire et au bord de la faillite. Que cette prodigieuse ineptie ait été bâtie sur du sable est agréablement symbolique.

Les partis verts refusent cette croissance illimitée. Ils rappellent que nos ressources, elles, ne sont pas illimitées et dénoncent les nuisances, croissantes elles aussi, qu'engendre cette course folle et sans fin. Ils plaident pour une décroissance contrôlée, un peu dans l'esprit de la «croissance zéro», proposée il y a une quarantaine d'années par

le Club de Rome. Ils ne sont pas les seuls. L'Ecole polytechnique fédérale a conçu un plan pour une «société à 2000 watts», où la consommation actuelle d'énergie serait divisée par trois.

S'il est sans doute possible de réduire les gaspillages et de ralentir l'augmentation de la consommation énergétique, nous croyons qu'une politique systématique de décroissance est impossible. Toute tentative «sérieuse» dans ce sens exigerait un accroissement forcé de l'intervention étatique dans tous les domaines, de la famille à l'entreprise, des rues aux magasins, de la presse au bâtiment. L'opération commencerait – et probablement finirait – par des faillites en chaîne, des mises au chômage massives et d'autres dégâts sociaux tels que la société ne s'en relèverait pas. Certains pensent que ce prix ne serait pas trop élevé.

Il y a quelque chose de contre-nature dans l'idée de décroissance générale organisée: la croissance n'est certes pas le but de la vie, mais elle en est tout de même une manifestation essentielle.

D'une certaine façon, les néo-libéraux et les verts font la même erreur, qui est de traiter la croissance comme une chose en soi. Les premiers la vantent, les seconds la craignent, mais tous deux y croient. Or, il n'existe pas une croissance en soi, une croissance générale qui serait le pendant économique du Progrès prophétisé par les philosophes du XVIII^e siècle. En réalité, il existe des êtres et des choses qui croissent, et c'est relativement à eux, et non dans l'absolu, qu'il faut examiner la croissance.

Ainsi, telle entreprise s'agrandira pour suivre la demande des consommateurs. Telle autre au contraire, se rappelant que le suréquipement des années septante fut fatal à mainte entreprise,

jugera que l'accroissement de la demande ne représente qu'une poussée de fièvre sans lendemain: on se contentera de jouer avec les heures supplémentaires. Une troisième entreprise réduira sa production et entrera en décroissance pour éviter de se retrouver avec des montagnes d'inventures menacés par la rouille. A chaque fois, le responsable, patron ou conseil d'administration, prend une décision d'espèce en fonction de la situation du marché et de la situation particulière de son entreprise, en aucun cas dans le but de favoriser la croissance en soi.

Du point de vue du bien commun, il est mauvais qu'une entreprise ou une branche croisse pour elle-même en ne s'occupant que de son bilan et sans se soucier des effets collatéraux de son expansion sur les communautés locales, les familles de leurs employés, l'équilibre régional, l'aménagement du territoire. Les libéraux du XIX^e évacuèrent ce souci au nom de la lutte de tous contre tous qui garantirait le mieux la prospérité générale. C'est ainsi que, durant la révolution industrielle, les grandes manufactures, forges, mines et autres usines prospérèrent sans se préoccuper le moins du monde de la désertification des campagnes, de l'entassement des paysans aux abords des cités industrielles et de leur situation matérielle et morale. Le succès du communisme fut la sanction de cet aveuglement.

Il est mauvais aussi que la croissance ne touche qu'un seul secteur de l'économie. Le pays qui tend à la monoculture perd sa souveraineté au profit des Etats qui lui fournissent les produits dont sa population a besoin.

Il arrive que la croissance de certaines entreprises soit telle que leur faillite entraînerait celle de la région,

voire du pays. On a récemment pu reprendre le slogan «*Quand General Motors éternue, c'est l'Amérique qui s'enrhume*» à propos de certaines banques trop grandes... en tout cas pour leurs chefs du moment.

Un paradoxe que les idéologues de la croissance refusent de voir, c'est que si la Suisse est prospère et résiste aux crises mieux que les autres Etats, c'est précisément parce que, économiquement, sa croissance a été lente et freinée de mille manières. Elle n'a pris le temps de se transformer. Elle n'a pas connu la révolution industrielle et ses bouleversements sociaux, mais un passage progressif et retenu de l'artisanat à l'industrie. Cette lenteur a permis que l'ensemble des facteurs économiques et sociaux – les prix et les salaires, la démographie et les emplois, les produits, les magasins et les consommateurs, la formation scolaire et professionnelle, les mœurs, les relations de travail et l'action syndicale – évoluent d'une façon relativement cohérente et intégrée. En gros, et malgré d'inévitables ratages, tous ces éléments se tiennent, s'entraînent et se pondèrent les uns les autres.

L'officialité politique, jouant *La poule aux œufs d'or*, semble croire que les avantages supposés de la suppression des frontières vont tout simplement s'ajouter à notre prospérité. Ils la balayeront au contraire, et sans espoir de compensation.

Un autre paradoxe est que l'économie souffre elle aussi de la croissance sans frein. Elle se voit condamnée à courir toujours plus vite et à décider et à agir dans l'instant: pour gagner, il faut être le premier. Cette pression induit les responsables à se fixer des buts immédiats, à négliger les investissements à long terme et à sous-évaluer les risques. C'est un facteur de superficialisation et de fragilisation de l'économie.

Si le fédéralisme freine la croissance, c'est, pour la partie qui ne relève pas des blocages bureaucratiques, parce qu'il rattache l'économie à la réalité sociale et politique des communautés cantonales concrètes. Il lui conserve ses racines et l'empêche de se perdre à la conquête du monde.

OLIVIER DELACRÉTAZ

¹ Presses du Belvédère, avril 2010, Pontarlier.

² Les frontières suisses et celles de l'Union européenne tombent sous le coup de la même critique.

Quelques chiffres

Il est question de supprimer en Suisse, et particulièrement dans le Canton de Vaud, un nombre assez élevé de lignes de bus postaux. Les véhicules jaunes rendent certes service à quelques personnes, mais coûtent un saladier.

Le Temps a donné des chiffres concernant l'une des lignes menacées, celle qui relie Cully à Puidoux via Riex, Eppes et Chexbres. Le coût annuel est de 223'000 francs pour des recettes de 31'000 francs, soit un taux de couverture de... 13,9%. Les subventions montent donc à 192'000 francs, une moitié à charge de la Confédération, l'autre à charge du Canton qui en reporte 30% sur les communes.

On compte 74 passagers par jour en moyenne. A raison de 18 courses simples par jour ouvrable, 6 le samedi et point le dimanche (les touristes UNESCO n'ont qu'à marcher), cela fait environ 4 passagers par course. Et chacun débourse en moyenne... 1,34 franc pour

son billet. S'il y a de semblables cadeaux sur tout le réseau, la charge publique pourrait être quelque peu allégée, en attendant une réforme du régime des concessions favorisant des solutions meilleur marché analogues au co-voiturage.

* * *

L'électricité photovoltaïque connaît un développement soutenu dans le monde: +30% en 2009, la production atteignant 22 gigawatts. Nonobstant cette croissance, le photovoltaïque ne couvre aujourd'hui que 0,11% de la consommation mondiale d'électricité. L'astre du jour nous sauvera peut-être dans quelques décennies, mais en attendant on a vraiment besoin du soleil nucléaire.

* * *

Les salaires nominaux ont augmenté de 2,1% en 2009 et les salaires réels, vu

la déflation, de 2,6%. Joli résultat pour une année de crise.

* * *

L'Etat de Vaud a bouclé ses comptes 2009 avec un résultat pharamineux: l'excédent de revenus brut dépasse 1,2 milliard, ce qui permet d'amortir le découvert – désormais complètement résorbé – à raison de 571 millions, de garnir quelques crousilles plus ou moins secrètes et d'annoncer un bénéfice comptable de 378 millions.

Le Conseil d'Etat pourrait dire merci aux contribuables. Il se borne à relever la bonne tenue des recettes fiscales malgré les difficultés économiques et préfère s'auto-célébrer: «La maîtrise des charges se confirme», écrit-il dans son communiqué. Voyons de plus près: la dépense a augmenté de 3,7% nominale, donc de 4,2% en termes réels. C'est une maîtrise dynamique.

J.-F. CAVIN

Carnet rose

Charles Robert Gordon de Blonay est né le 6 avril 2010 à Londres où résident ses parents. Fils de M. et Mme Guy de Blonay, il est le premier petit-fils de M. et Mme Pierre de Blonay.

Nous adressons nos plus vives félicitations aux heureux parents et grands-parents et formons tous nos vœux pour le petit Charles Robert Gordon.

Hommage à Mercanton

Le 16 avril dernier était la date du centenaire de Jacques Mercanton. Que s'est-il passé ce jour-là? Rien. Pas un article de presse, pas une émission de radio, pas même une mention sur un blogue. Au printemps 2010, si nous vivions dans un monde normal, un peu civilisé, ou simplement si nous étions conscients de la valeur de cette haute figure de la littérature, nous devrions grouler sous les commémorations: une exposition à la bibliothèque cantonale, des rééditions, des études, une édition commentée de *L'Été des Sept-Dormants* en piles chez Payot et à la FNAC, un concert à la mémoire de J.M. (le concerto de Berg! Des madrigaux de Monteverdi!), un numéro spécial de la revue *Europe*, des rues, des places *Jacques-Mercanton*. Rien: les rayons des libraires sont à peu près vides des œuvres de cet auteur et, quand on trouve un titre – chez les bouquinistes le plus souvent –, il s'agit toujours d'un tirage ancien, ce qui montre à quel point Mercanton est aujourd'hui délaissé.

Faut-il s'en émouvoir? Pas trop: la plupart des écrivains de cette génération, et plus encore ceux de la précédente, sont au purgatoire parce que leur style est daté, parce que leurs thèmes déroutent nos contemporains, parce que les gens préfèrent *Mille-nium*. Ils regardent la télé. Qui lit encore Gide, Mauriac, Montherlant, Colette, Maurois, Julien Green, Chardonne, Jouhandeau et tant d'autres qui furent les fleurons de leurs éditeurs? A *fortiori*, les chances de Mercanton de retrouver bientôt un lectorat digne de sa stature sont minces, lui qui s'est toujours tenu à l'écart des maffias de l'édition parisienne.

Sa situation parmi ses contemporains est complexe et paradoxale: contrairement à Ramuz ou Roud, son œuvre ne s'inscrit jamais dans le ter-

roir local, et ce serait se méprendre que de le classer écrivain vaudois, ou pire, romand. Alors français? Mais la France préfère ignorer qu'au-delà des limites de l'Hexagone un chef-d'œuvre romanesque a été écrit dans sa langue. On notera par parenthèse que c'est aussi le sort des *Hauts Quartiers* de Paul Gadenne (1907-1956), œuvre vertigineuse, unique par sa force quasi dostoïevskienne. La France littéraire d'aujourd'hui est-elle si riche qu'elle puisse se permettre de laisser en déshérence de pareils trésors?

L'universel mercantonien s'inscrit dans des paysages variés: le Danube, la Toscane, Prague, la Bavière, l'Espagne, l'Engadine, l'Afrique du Nord... S'il fut un grand voyageur, Mercanton ne quitta pas l'Europe et le bassin méditerranéen. Il fut le type même du *Mitteuropäer* cultivé qui connaissait tous les recoins de la civilisation de son continent. Polyglotte, il fut le familier de James Joyce, de T.S. Eliot, de Thomas Mann, de Malraux, de Giacometti, de Mauriac. Sa culture était d'une étendue stupéfiante, qui embrassait non seulement la littérature, mais aussi la peinture, et surtout la musique. Il avait reconnu avant tout le monde la valeur de Monteverdi – son compositeur préféré avec Mozart – et parlait avec un égal bonheur de Palestrina ou de Henze.

L'œuvre romanesque et critique de Mercanton est hantée par la présence de la mort, l'effroi devant la décadence de la civilisation. Converti au catholicisme pendant son adolescence, Mercanton avait accueilli avec tristesse et colère la réforme liturgique consécutive au Concile de Vatican II. Dans un article au titre barrésien, *Sous l'œil des barbares*, paru en janvier 1968 (*Gazette de Lausanne*), il déplore l'abandon du latin pour «un jargon aussi injurieux pour la langue que pour les véri-

tés qu'elle prétend proclamer. [...] On vous explique que, sourds pendant plus de quinze siècles, les oreilles des fidèles se sont ouvertes. Ils comprennent, en effet, que le mystère est aboli, le surnaturel condamné, et que la foi se réduit à une leçon abstraite qu'il faut répéter chaque dimanche, sans prise sur les âmes, sans communication avec les cœurs. La prière conduisait au silence; cette récitation hébétée ne mène plus qu'au néant.» Par la suite, il avait claqué bruyamment la porte de la chapelle des chanoines ses voisins pour n'y plus revenir. A la fin de sa vie, attiré par la mystique musulmane, celle que lui avait révélée son ami Louis Massignon, il vivait en burnous dans son appartement du Denantou.

Jacques Mercanton fut aussi un remarquable professeur à l'Université. Ses dernières années d'enseignement furent consacrées à des auteurs choisis à dessein dans un répertoire qu'il

savait voué à l'abandon par ses successeurs: Bossuet, Montherlant... Les cours se déroulaient au rythme lent de sa voix gutturale et sinieuse, marquée d'arrêts fréquents; ce n'étaient pas des hésitations ou la perte du fil de sa pensée, mais plutôt un temps nécessaire à la construction d'un propos complexe, une sorte de polyphonie à une voix. Puis le discours reprenait, souvent dans des directions imprévues. C'était comme une fugue de Bach: il ne se répétait jamais. Les parenthèses, les excursions hors du sujet étaient fréquentes, guidées par la fantaisie de ses inspirations du moment. En poète, il créait l'objet dont il parlait, et était capable d'évoquer avec un égal bonheur des mères jouant avec leurs enfants dans un parc, la musculature d'un athlète, un vers de García Lorca... *También se muere el mar...*

JEAN-BLAISE ROCHAT

Retour sur *Golgotha* de Frank Martin

Il vaut la peine de revenir brièvement sur les deux concerts *Golgotha* des 29 et 30 mars derniers (cf. *La Nation* N° 1885) pour dire d'abord que le public a répondu présent les deux fois (les auditeurs aussi, on l'espère, le second concert étant retransmis en direct sur *Espace 2*): on peut donc remplir la cathédrale avec une œuvre du XX^e siècle! Ensuite, on relèvera que les deux chefs de chœur, Romain Mayor et Nicolas Reymond, se sont partagé la direction de l'œuvre; cette pratique plutôt inédite ne nous a pas semblé nuire à la cohésion de l'ensemble. Mention particulière aux choristes, très bien préparés, attentifs, soucieux de bien prononcer le texte; certes, il y avait bien ça et là quelques imprécisions (nous parlons ici du concert auquel nous avons assisté, le premier des deux), mais il faut dire que Frank Martin ne leur facilite pas souvent la tâche, tant sur le plan du rythme que sur celui de la justesse! On regrettera juste que les deux chefs n'aient pas toujours su ou pu brider

l'orchestre (l'OCL), lequel par moments couvrait trop les solistes ou les choristes. Quoi qu'il en soit, MM. Mayor et Reymond méritent un coup de chapeau pour s'être lancés malgré leur âge (25 ans pour le premier!) dans une œuvre si exigeante: nul doute que, s'ils décident de remettre l'ouvrage sur le métier dans quelques années, leur interprétation gagnera en maturité.

Dernière précision: nous écrivions que, «à notre connaissance, la dernière [exécution de *Golgotha* en Pays de Vaud] fut celle de Michel Corboz en... 1994»; or un lecteur, M. Trivelli, nous a aimablement signalé que le chœur Pro Arte de Lausanne, dont il est l'actuel président, avait interprété, également à la cathédrale de Lausanne, l'œuvre de Martin le 7 avril 2006. Osons donc espérer qu'elle le sera désormais tous les quatre ou cinq ans!

FREDÉRIC MONNIER

Du chœur de chambre suisse...

La Société des concerts de la cathédrale de Lausanne présente près de trente concerts, dès le mois de mars et jusqu'à la fin de l'année (prenez la peine de consulter le programme sous www.grandesorgues.ch); non seulement des récitals d'orgue d'une grande diversité et qui font valoir un splendide instrument entre les mains d'organistes renommés de l'Europe entière, mais aussi des grandes œuvres chorales, comme la Passion selon Saint-Matthieu ou le *Golgotha* de Frank Martin pendant la Semaine sainte, et même encore des œuvres pour chœur *a cappella*. On est heureux que les grandes œuvres du répertoire attirent la foule à la cathédrale, mais on ne s'explique pas qu'elle ne soit pas attirée tout autant par un ensemble aussi remarquable que le *Chœur de chambre suisse*, créé et dirigé par Fritz Näf, et une œuvre aussi extraordinaire que le *Concerto pour chœur* d'Alfred Schnittke qu'on a pu entendre le 30 avril dernier. Schnittke (1934-1998), compositeur russe d'origine allemande, qui n'a pas craint de défier le régime soviétique en créant des œuvres qui manifestent sa foi, a ainsi commenté dans son concerto pour chœur les poèmes spirituels d'un moine arménien, Grégoire de Narek (du nom d'un monastère qui se trouvait au bord du lac Van, dans la Turquie moderne). C'est une musique admirable, une lecture limpide et émouvante des textes du vieux moine. On ne saurait trop d'ailleurs louer la qualité, la puissance

et la précision des voix que Fritz Näf a mises au service de Schnittke.

... à la danse

Madame Marjolaine Piguet dirige les productions de l'Association pour la formation des jeunes danseurs (AFJD). Elle a présenté fin avril-début mai, à l'Aula des Bergières, sous le vocable «Le Mixer», un mélange de morceaux choisis donnés par de jeunes danseurs et danseuses de la filière Danse-Etudes du collège de Béthusy, qui peuvent mener de front et dans les meilleures conditions une formation académique de danse et leurs études secondaires. Si les créations de la filière Danse-Etudes ont déjà été remarquées lors de ses interventions dans des spectacles donnés dans de grandes salles romandes, l'intérêt de la manifestation du «Mixer» résidait dans l'importance du spectacle, sa grande variété, comme aussi dans le brio et la qualité véritablement professionnelle des artistes. *La Nation* ne consacre pas une rubrique régulière à la danse, et la Ville de Lausanne n'a pas encore élevé une statue à la gloire de Terpsichore. Les créations de l'AFJD nous donnent à penser que BBL a de dignes émules, et que c'est à juste titre que Marjolaine Piguet a reçu le Prix de l'Eveil 2004, décerné par la Fondation vaudoise pour la culture. On peut se procurer le DVD du «Mixer» sur www.afjd.ch

DANIEL LAUFER

Fusible et demi-mesure

Suite à la consultation sur son contre-projet à l'initiative «Ecole 2010 – Sauver l'école», Mme Anne-Catherine Lyon fait donc marche arrière sur le sujet très contesté de la suppression du redoublement. Ne nous y trompons pas: elle fait sauter ce fusible pour mieux se concentrer sur son objectif ultime qu'est la voie unique ou, solution intermédiaire que nous refusons également, un système à deux voies. Espérons que, lors des débats au Grand Conseil en automne prochain, les députés actuellement opposés à ce contre-projet ne tomberont pas dans le panneau.

Par ailleurs, Mme Lyon vient d'informer les enseignants et les parents d'élèves actuellement en 7^e et 8^e années que, en fin de 9^e, le certificat d'études secondaires VSB sera obtenu si l'élève satisfait à la double condition suivante: il n'a pas plus de deux points négatifs (trois actuellement) sur l'ensemble des disciplines, dont au maximum un point négatif (actuellement deux) en français et mathématiques. Pourquoi le DFJ n'introduit-il pas cette double condition déjà au 7^e degré? A n'en pas douter, cette demi-mesure a été prise pour calmer les

conférences des maîtres qui sont nombreuses à récriminer à propos d'un système d'obtention du certificat trop généreux qui envoie au gymnase des élèves insuffisants dans plusieurs branches d'examen. Toutefois, elle ne résout rien: l'expérience montre que la plupart des élèves qui passent leur 7^e, puis leur 8^e année avec deux à trois points négatifs ne parviennent pas à les rattraper en 9^e année; il faut donc s'attendre à un nombre plus élevé d'échecs à l'examen, donc de redoublements... que le Département souhaitait supprimer dans son contre-projet! Foin de ces comptes d'apothicaire, ce que propose l'initiative «Ecole 2010 – Sauver l'école» sur ce sujet reste la meilleure solution:

«Dès le 7^e degré, la promotion d'un degré à un autre et l'obtention du certificat d'études s'obtiennent lorsque l'élève remplit simultanément les conditions suivantes:

- Sur les branches de certificat, il obtient une moyenne de 4 au moins.
- Sur l'ensemble des résultats, il obtient une moyenne de 4 au moins.»

FREDÉRIC MONNIER

Saga Le Corbusier

une biographie originale par Nicolas Verdan

Né en 1971 à Vevey, Nicolas Verdan est journaliste et écrivain. Ses chroniques de voyage ainsi que ses deux premiers romans publiés en 2005 et 2008 chez Bernard Campiche Editeur, *Le rendez-vous de Thessalonique* et *Chromosome 68*, lui ont valu une belle notoriété. Avec *Saga Le Corbusier*, Nicolas Verdan met son talent au service de la biographie de Charles-Edouard Jeanneret, l'architecte visionnaire du XX^e siècle qui orne nos billets de dix francs.

Ce livre mérite d'être signalé. Tout d'abord parce que l'auteur a mené un important travail de documentation sur la vie de son personnage. Cette connaissance approfondie permet de dépasser les lieux communs habituels concernant Le Corbusier et crée au fil des pages une véritable proximité avec lui. Ensuite parce qu'il s'agit d'une écriture très travaillée. Tout au long de son ouvrage, Nicolas Verdan s'adresse à Le Corbusier à la deuxième personne: «*Vous êtes né en Suisse, il y a soixante-neuf ans. Aujourd'hui, vous êtes assis dans une jeep en Inde, la conduite est à droite, vous transpirez.*» Ce procédé littéraire aurait pu se révéler contraignant. Il crée au contraire un rythme et donne l'impression d'un dialogue courtois entre l'auteur et son sujet.

C'est au dernier jour de la vie de l'architecte, le 27 août 1965 à Roque-

brune-Cap-Martin, que Nicolas Verdan place cette biographie originale, plus précisément lors de la baignade qui lui sera fatale: «*Vous nagez, vous cherchez de l'air, votre vie défile devant vos yeux, toute votre vie, vous la voyez défilier.*» L'écrivain n'a pas choisi de présenter les différents épisodes de la vie de Le Corbusier de manière chronologique. Il les relate dans un ordre qui semble aléatoire mais dont émergent les principaux axes de son existence.

Le Corbusier se révèle non seulement un architecte à l'échelle de la planète mais aussi un grand voyageur. Il a parcouru presque tous les continents et, bien avant l'essor des transports aériens, se déplaçait de préférence en avion. A sa manière, il incarnait l'Homme moderne pour qui, déjà, le monde est un village.

La ville, justement, est le champ d'intervention privilégié de Le Corbusier: Paris, Athènes, Alger, New York, Rio de Janeiro et Chandigarh. Chacune de ces villes a été étudiée, imaginée, planifiée, dessinée et réinventée par l'architecte franco-suisse: «*Vous avez dessiné des unités d'habitation, cités radieuses au toit promenade et aux longues rues intérieures, commerçantes, vous êtes le grand architecte dont parlent les magazines.*» Mais si seule la capitale du Penjab a effectivement été bâtie selon ses plans, ses pro-

jets visionnaires et ses réflexions ont inspiré des générations d'architectes et d'urbanistes.

On savait Le Corbusier adepte de l'ordre, du béton armé et de la ligne droite. Nicolas Verdan nous le fait découvrir fasciné par le bouillonnement de vie qu'il trouvait dans la casbah d'Alger, les ballrooms de Harlem et les favelas de Rio. «*Votre vie durant, vous avez cherché le nègre¹, l'homme nu. A Rio, à New York aussi, ivre de jazz. Vous avez questionné cet homme que vous imaginez libéré de toute entrave.*»

L'auteur consacre aussi quelques pages très précises à la seconde Guerre Mondiale, période durant laquelle Le Corbusier a prêté son concours volontaire au gouvernement du Maréchal. «*A Vichy, vous trouvez un vocabulaire qui colle au vôtre [...] Vous crânez, vous donnez le change, vous louez les réformes en cours à Vichy. Vous saluez leur volonté de nettoyer la ville de ses impuretés. Les rues sont sales, vous préconisez la fin de la rue [...] Vous ne construisez rien de tout.*» Il n'y a cependant aucune volonté de juger de la part de Nicolas Verdan – ce qui, dans le climat actuel, mérite d'être relevé –, juste un besoin de comprendre... «*Corbu, un lâche? Un collabo? Foutaises! Très peu mon genre ces procès de salon intentés à des personnages illustres, des années après leur mort [...] Comment*

expliquer ce mutisme² de la part d'un homme qui se dit préoccupé par le bien-être des hommes? Chez Corbu, il y a comme une formidable absence de compassion. Un manque absolu d'amour.»

Les errements de Le Corbusier (qui avait aussi fait le voyage de Moscou à l'époque des purges stalinienne) illustrent combien il a été le témoin de son siècle. Il croit au rationalisme, à la technique, au progrès. Il croit à une révolution – qu'elle soit sociale, nationale ou architecturale –, il crée, il imagine, il se trompe parfois, il insiste, finit par réaliser ses idées et construire des cités radieuses. Le talent de Nicolas Verdan est de nous donner à voir Le Corbusier en lui-même, avec un relief et une justesse qui dépassent le personnage emblématique et offrent au lecteur l'occasion d'une rencontre plus intime.

VINCENT HORT

Nicolas Verdan, *Saga Le Corbusier*, Bernard Campiche Editeur, 2010, 190 p.

¹ L'auteur prend soin d'utiliser le mot *nègre* en italique afin de le restituer dans son contexte historique, sans la charge péjorative qu'il a aujourd'hui.

² Par rapport aux souffrances des civils et au sort réservé aux Juifs dans l'Europe en guerre et que Le Corbusier ne pouvait ignorer compte tenu de ses relations au sein de l'administration de Vichy.

Revue de presse

Inutile le latin? Allons donc!

Dans *24 heures* du 28 avril, François Berger, enseignant et formateur, défend une nouvelle fois l'enseignement du latin:

[...] Dans le numéro de février 2010 du périodique *Pharos*, Christophe Schmidt, président d'Antiquité vivante, se demande avec pertinence si l'école a pour seule vocation de donner des outils, aussi nécessaires soient-ils. «*Quid alors des valeurs?*» s'interroge-t-il.

Et de préciser: «*L'argument de l'utilité se veut provocant et anticonformiste, parce qu'il est dans l'air du temps. En réalité, on ne trouve là qu'une forme de nihilisme qui s'accommode de fait fort bien d'un certain manque actuel de valeurs. Or un tel vide fait froid dans le dos, s'il n'a aucun système et aucun repère à offrir... Des ressources que proposent précisément le latin et le grec, qui, par-delà le langage, sont porteurs d'une culture et, en un mot, d'un humanisme.*»

Quoi que l'on veuille nous faire accroire, il y a du plaisir à s'occuper en profondeur du latin, à sonder la pensée des Anciens, à connaître des cultures d'autrefois pour mieux comprendre celles d'aujourd'hui. Mais (autre bienfait!) il faut du travail et de la persévérance, comme dans la pratique du sport ou dans l'apprentissage d'un instrument de musique. [...]

On ne peut que regretter que se déchaînent contre les humanités gréco-latines certains politiciens et de surprenants pédagogues, dont le seul objectif semble être de détruire des valeurs et des références qu'ils jugent désuètes, et de promouvoir des structures scolaires apparemment égalitaires, en courant le risque qu'elles ne répondent qu'au plus petit dénominateur commun.

Et si les langues anciennes et la culture qui leur est attachée étaient devenues pernicieuses aux yeux de certains

parce qu'elles développent l'indépendance d'esprit?

J.-B. R.

Tout, c'est trop!

Dans *Le Temps* du 29 avril, François Gross explique le déficit de la SSR:

[...] Pendant des années de croissance continue, le produit de la redevance et les revenus publicitaires ont permis à la radio-télévision de service public de prendre ses aises. Elle est maintenant gênée aux entournures [...]

L'assurance de recevoir la manne récoltée par Billag et l'éclatante santé du marché des annonces ont favorisé une politique d'expansion tous azimuts. Aucun créneau ne devait être cédé au secteur privé.

Résultat: la multiplication des chaînes et l'accaparement du terrain informatique [...] Cette fuite en avant a grossi les dépenses en personnel et affidé les programmes, particulièrement ceux de la télévision contrainte pour remplir les cases d'acheter presque tout et n'importe quoi à l'étranger [...] L'incertitude des lendemains d'une crise pas encore éteinte incite la Confédération à ne pas ouvrir son porte-monnaie sans contrepartie [...]

L'essartage de quelques branches adventices ne consterner pas outre mesure le public s'il permet à la SSR/SRG de mieux se focaliser sur deux de ses tâches fondamentales, informer et contribuer à la vie culturelle. La troisième, le divertissement, n'est certes pas négligeable mais une cure d'amaigrissement la rendrait plus attractive [...]

Sans ce rééquilibrage, tout projet d'une ponction fiscale touchant sans distinction les personnes physiques et morales serait voué à l'échec [...]

Gross a raison: la cigale SSR ne doit pas faire comme la grenouille de la fable.

Ph. R.

Du nouveau à «Juste ciel»

La rubrique religieuse du *Journal du matin* de la RSR nous apprend récemment que *dies irae* signifie *colère de Dieu*.

Ou son restant?

Ph. R.

Enfin des propos non-conformistes!

Quelle heureuse surprise de trouver dans «La chronique de Jacques Pilet: Gendarmes et voleurs» (*L'Hebdo* du 29 avril) des affirmations tranchant sur le conformisme quasi général des médias romands concernant les récentes affaires policières.

Sur la mort par asphyxie du détenu de Bochuz:

[...] Un type totalement déboussolé qui multiplie les provocations et les menaces induit forcément des réactions inadéquates chez les surveillants. Ils n'ont pas la tâche facile et ne sont pas des saints. Lorsque le détenu suicidaire met le feu à sa cellule, il fait plus que risquer la mort, il la recherche. Qu'il n'ait pas été sauvé est dramatique. Cela ne justifie pas forcément de hurler à l'ignominie comme des sourds [...]

Sur le jeune voleur de voitures lyonnais tué par un gendarme vaudois dans le tunnel de Sévaz:

[...] D'autres tentent d'échapper à la police en fonçant à 260 km/h sur l'autoroute. Ils choisissent le risque maximal. Celui de l'accident. Celui du barrage forcé. Dès lors va-t-on pleurnicher ou s'indigner parce qu'un gendarme a tiré? Mettons-nous à sa place: celui-ci n'avait-il pas raison de craindre pour sa peau? [...] Le policier qui, dans le tunnel, vit arriver le bolide n'avait sûrement pas le recul et la sagesse du juriste qui examine les faits après coup. Aurait-il dû longuement peser le pour et le contre avant de sortir son arme, songer à toutes les circonstances atténuantes que pourrait invoquer le voyou? [...]

Les pleurnicheries de *24 heures* avec la famille du voyou, y compris un frère lui aussi dans le coup, nous ont paru d'une naïveté inconvenante.

Sur les propos – jugés «scandaleux» – du chef de l'Office fédéral des migrations concernant les requérants d'asile nigériens:

[...] *Qu'a dit ce fonctionnaire? Que 99,5% des Nigériens demandant l'asile en Suisse n'ont aucune chance de l'obtenir, que ceux-ci font le voyage dans le seul espoir de rester chez nous deux ou trois ans. Et comme par hasard, le commerce de la coke est aujourd'hui dominé par des Nigériens. Ce sont des faits. Rapportés précisément et froidement, ils méritent d'être connus. Là aussi, la gauche aurait tort de s'égosiller. Elle réagit dans un méli-mélo de bonnes intentions et d'habitudes idéologiques. Le plus sûr moyen de perdre le contact avec les citoyens qui ont envie de voir la réalité en face.*

Mais taquiner les défenseurs des droits de l'homme est plus difficile que brocarder les flics à l'heure de l'apéro.

Les propos non-conformistes du journaliste Jacques Pilet rejoignent certainement le sentiment d'une grande majorité de la population.

E. J.

LA NATION

Rédacteur responsable:
Jean-Blaise Rochat

Rédaction et administration:
Place Grand-Saint-Jean 1
Case postale 6724, 1002 Lausanne
Tél. 021 312 19 14 (de 8h - 10h)
Fax 021 312 67 14

Internet: www.ligue-vaudoise.ch
Courriel: courrier@ligue-vaudoise.ch

Imprimerie Beck, Lausanne

Pourquoi pas ?

La question «pourquoi pas?» fait fureur. En voici quelques occurrences glanées dans les journaux :

La femme a sa pilule. Pourquoi pas l'homme ?

Les Alémaniques pourront acheter leurs cadeaux le jour de Noël. Pourquoi pas nous ?

En théorie, il serait possible qu'un ado se retrouve municipal, voire syndic. Si les électeurs le jugent compétent, pourquoi pas ?

Ce pasteur zurichois a toujours aimé la provocation, pourquoi pas, tant qu'elle est saine et crée des espaces de discussion.

Pourquoi ne pas adopter également la «ET-ET attitude» dans l'harmonisation de nos projets professionnels et personnels ?

Plus de vidéo-surveillance ? Pourquoi pas ? Avec 500 000 caméras sur leur territoire, les Anglais sont filmés en moyenne 300 fois par jour... sans que cela ne leur pose de problèmes insurmontables. Alors pourquoi pas ici, aussi ?

* * *

Dans un article pour *Migros Magazine*, M. Stéphane Garelli, s'inspirant d'une réflexion de Robert Kennedy, distingue deux manières d'interroger le réel. Les uns veulent connaître les causes de ce qui est. Ils posent la question «pourquoi?» Les autres, tournés vers l'action, jugent cette interrogation timorée; imaginant une «autre logique», désirent «innover», envisageant le possible, voire l'impossible, ils parlent le langage des aventuriers, des inventeurs, des entrepreneurs et se demandent «pourquoi pas?» M. Garelli s'enflamme pour cette seconde tournure d'esprit, car elle permet le progrès, par-delà la routine: «Nous sommes tous victimes des traditions, de notre histoire et de nos habitudes. Il est parfois difficile de s'en détacher et d'aller dans des zones d'inconfort.»

M. Garelli donne trois exemples de désirs extravagants que d'audacieux entrepreneurs se sont attachés à combler: vendre des vols à moins de 100 francs (Easyjet), transporter soi-même ses meubles et les monter chez soi (IKEA), partager sa vie «privée» avec

des millions d'hommes (Facebook). Ces exemples prosaïques ne sont peut-être pas les mieux choisis, il y a sans doute des réalisations plus téméraires, mais passons.

Voyons maintenant ce que dit à propos du «pourquoi pas?» M. Jean-Claude Michéa, philosophe anarchiste et conservateur, dont il a déjà été question dans ces colonnes.

Michéa attribue à l'écrivain George-Bernard Shaw (Google confirme) une citation que Garelli prête à Robert Kennedy: *Vous voyez les choses qui existent et vous demandez «pourquoi?» Moi je rêve de choses qui n'existent pas encore et je demande «pourquoi pas?»* Contrairement à Garelli, Michéa n'a aucune tendresse pour le «pourquoi pas?» Selon lui, «il ouvre un abîme infini», il est «le principe de toutes les dérives modernes et libérales». Selon Shaw, «pourquoi?» est réactionnaire, «pourquoi pas?» progressiste. Bien que se voulant homme de gauche, Michéa se méfie de l'enthousiasme de l'écrivain britannique qui lui semble justifier toutes sortes de transgressions inutiles et indécentes, notamment en matière de mœurs.

Pour des raisons polémiques qui tiennent à leur tempérament respectif, Garelli et Michéa durcissent une opposition quelque peu artificielle alors que «pourquoi?» et «pourquoi pas?» sont complémentaires.

Au lieu de les opposer, nous préférons articuler ces questions l'une à l'autre, car elles expriment chacune une part de l'expérience humaine.

Bien sûr, nous n'avons rien contre les traditions, les coutumes et l'attachement à ce qui est, contrairement à M. Garelli qui prétend s'en libérer pour donner de l'air à l'esprit de conquête. En sens inverse, nous ne craignons pas les innovations qui se produisent d'ailleurs sans qu'on nous demande notre avis.

La complémentarité implique la hiérarchie. La question «pourquoi?», philosophique par excellence, est première. Elle envisage l'origine et la des-

tinuation des choses. Elle est «conservatrice», si l'on veut, dans le sens où elle laisse la chose être ce qu'elle est, qu'elle la respecte, qu'elle l'aime. Elle cherche à circonscrire ses limites et sa fin, lui assignant une place parmi les autres êtres.

La question «pourquoi pas?» ne vient qu'en second, car il faut connaître la chose avant d'espérer la manipuler ou la modifier. Autrement dit, la contemplation précède l'intervention technique. Avant de lutter contre le réchauffement climatique, il faut établir qu'il existe bel et bien et en découvrir les causes. L'aventurier Mike Horn ne parcourt aucun territoire sans avoir étudié au préalable le milieu naturel qu'il va affronter.

Il est vrai que notre époque, parfois enivrée de sa puissance technique, oublie la préséance du «pourquoi?» Elle tend à subordonner la science à la soif de changement. L'important est de s'affranchir du réel pour réaliser des rêves. Il faut sans cesse «déconstruire», «dépasser», «transgresser», «s'émanciper» pour prendre une revanche sur la réalité jugée opprimente.

La question «pourquoi pas?» agace à cause du ton suffisant et vengeur qui l'accompagne souvent (comme dans les exemples mentionnés ci-dessus). On se console en pensant que la résistance du réel calmera les agités du changement. Ce n'est pas toujours le cas. Ils ont le temps de causer bien des dégâts sans qu'il leur arrive quoi que ce soit. La mise à l'écart des contemplatifs n'apporte pas que de beaux résultats.

Celui qui ne brise pas en permanence des tabous est tenu pour un pantoufflard. «Pourquoi pas?» est le mot magique des anticonformistes. Seulement, il se répand si vite que les anticonformistes forment une masse écrasante.

Pourquoi ne nous arriverait-il pas de les prendre en grippe ?

JACQUES PERRIN

Un écrivain des derniers jours

Il y a des écrivains dont nous voudrions être l'ami. Jérôme Leroy est de ceux-là.

Jérôme Leroy ne bouleverse pas la littérature française; son style n'offre aucun attrait particulier; comme tout ce qui paraît aujourd'hui, ses livres contiennent quelques coquilles et même des fautes d'orthographe; cela déçoit de la part d'un professeur de lycée. Cependant, on se réjouit de dévorer chaque nouvelle parution en quelques heures de lecture délicieuses. Ses intrigues, qui relèvent à la fois du genre policier et du roman d'anticipation, nous tiennent en haleine. Ses personnages surtout sont attachants: officiers de gendarmerie ou femmes-policiers blondes et énergiques, ils aiment la vie. La boisson, la cigarette et l'amour ne les effraient pas. Ils ne cèdent pas à la morale hygiéniste; ils opèrent dans une France mondialisée, calcinée par diverses pollutions, défigurée par les autoroutes et les centres commerciaux géants, livrée aux bandes ethniques et aux milices chargées de «sécuriser» les quartiers où l'«élite» de la bourgeoisie libérale et bohème s'est réfugiée. Bien qu'initiés aux «nouvelles technologies» et aux armes «sophistiquées», les héros de Leroy respectent le passé, attachés qu'ils sont à un monde où l'on pouvait être heureux en lisant du Balzac sur une plage déserte de Normandie, sans être «connecté» en permanence à «facebouc» ou à «touiittère». Ils aiment trop les vins de France, les livres de poche écornés et la douceur de certaines eaux pour se satisfaire de liaisons virtuelles.

En attendant l'apocalypse, Leroy parvient à nous faire aimer le bleu particulier du ciel des Flandres françaises et nous donne envie de connaître des villes aussi improbables que Dunkerque, Valenciennes ou Caen. Ses personnages vivent au jour le jour; ils remplissent leurs missions sans transiger sur l'honneur alors que disparaissent petit à petit tous ceux qu'ils ont aimés. Ils vont vers la mort sans pleurnicher, faisant bonne figure jusqu'au bout. La nostalgie ne les décourage pas, au contraire, elle les aide à conserver une certaine décence morale

et la joie d'exister, en pleine décomposition sociale.

Parmi la vingtaine de livres que Leroy a commis, nous conseillons *Monnaie bleue* (1997), *La Grâce efficace* (2003), *Big Sister* (2004) et *La Minute prescrite pour l'assaut* (2008).

Nous avons horreur des minces volumes écrits tout exprès «pour la jeunesse» et pourtant nous sommes prêts à reconnaître que *La Princesse et le Viking*, qui raconte les amours d'un adolescent normand pour une princesse arabe, est un petit livre tout à fait réussi, échappant aux diverses espèces de «politiquement correct» qui ravagent habituellement la nouvelle littérature édifiante destinée aux «ados».

Physiologie des lunettes noires: tel est le titre de la dernière production, autobiographique, de Leroy. Il y évoque son penchant quasi érotique pour les fameuses Ray-Ban, notamment pour les Wayfarer portées par Audrey Hepburn dans le film *Diamants sur canapé*. Nous apprenons que les Ray-Ban furent imaginées par Raymond Bankerstein, fils d'un rabbin de Bucovine, échappé de son «shtetl» roumain pour éviter les pogroms, émigrant en France, adhérant au PC, engagé dans la colonne Durruti durant la Guerre d'Espagne, traversant l'Atlantique, inventant et commercialisant une nouvelle sorte de lunettes teintées vite adoptée par les pilotes de l'armée de l'Air. Il s'est souvenu que, durant sa jeunesse roumaine, ébloui par le soleil, il avait raté le milicien pogromiste de la Garde de Fer qu'il visait...

Leroy se dit lui-même réactionnaire et... communiste. Il frise la pose, quelque peu égaré par son dégoût du libéralisme. Enfin... si tous les communistes étaient comme Leroy, nous aurions des amis communistes.

Il est à signaler que Leroy écrit régulièrement sur le site à contre-courant www.causeur.fr, dirigé par l'excellente journaliste Elisabeth Lévy, amie du regretté Philippe Muray, c'est tout dire. Leroy s'y montre très caustique.

J. P.

Le Coin du Ronchon

Les anges dans nos campagnes (de prévention)

Le Bureau de prévention des accidents (BPA) a trouvé une nouvelle idée diabolique pour vilipender le plaisir de conduire: de vieux hippies barbus déguisés en anges ont été engagés pour interpeller les automobilistes et leur expliquer – en anglais exclusivement – qu'on ne peut être heureux qu'en roulant *tout-dou-tout-dou-ce-ment*, en souriant bêtement et en dodelinant mollement de la tête. On peut les voir dans des publicités à la télévision, avec un pseudo-automobiliste qui accepte de leur faire risette devant les caméras et de rouler en leur compagnie à la vitesse d'un escargot unijambiste grièvement blessé. Il paraît qu'on peut aussi croiser ces drôles de volatiles au bord des routes du canton de Fribourg, où ils font de grands signes aux conducteurs susceptibles de rouler à la vitesse autorisée – c'est-à-dire beaucoup trop vite selon la pensée écologiste dominante.

Est-ce efficace en matière de prévention ?

Autrefois, on mettait au bord des routes des policiers. Parfois des silhouettes de policiers en carton. C'était suffisamment dissuasif et les conducteurs levaient le pied. Aujourd'hui, les

agressions sont devenues plus nombreuses que les accidents; la police n'a plus le temps de se montrer simplement au bord de la route et se contente de quelques opérations coups de poing; la répression des infractions routières est devenue lourde et pusillanime et les juges fédéraux prennent un malsain plaisir à en rajouter; le discours officiel affirme néanmoins que la mode du «tout répressif» est révolue; on veut que le conducteur «découvre par lui-même» les bienfaits supposés de la conduite pépère; on met donc sur son chemin des anges qui ne sont pas des messagers du Ciel mais de l'administration fédérale. Résultat: lorsqu'on aperçoit l'un de ces babas cool hirsutes en robe de chambre et sandales en train d'agiter un panneau «Slow down», on n'a qu'une envie: mettre rageusement des gaz et lui foncer dessus, avec le secret espoir d'emporter une ou deux plumes accrochées à un essuie-glace, comme un trophée: «Vous voyez: j'en ai eu un!» Ensuite, on se sent rasséréné, heureux, et on poursuit sa route calmement.

Cette campagne est donc excellente pour la sécurité routière.

LE RONCHON